

Le film

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 11

PDF erstellt am: **01.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

comme celui d'Arnaud. Il me suivit... et... Ah, salaud, salaud, salaud ! ... une même suite, une même joie d'être deux, une même fougue, une même folie !

Les morts nous tiennent-ils rigueur, peuvent-ils nous tenir rigueur d'une telle attitude ? ... Je n'ai jamais soufflé le moindre mot d'Arnaud à Robert ... Honte ? Pudeur ? Je ne sais ! Lâcheté, peut-être !

Mais lui qui ignore tout de cette lamentable histoire, de cette extraordinaire circonstance, m'a dit hier soir, la tête sur mon épaule : «— J'ai perdu cette année un frère qui t'aurait sans doute beaucoup aimé ! Je suis certain qu'il aurait désiré faire ton portrait... Arnaud !... car il s'appelait Arnaud... un bon gosse qui n'avait pas de santé, mais tant de talent, tant de talent !...»

J'ai écrasé une larme sur ma joue et... n'ai rien répondu... Non, j'ai seulement pris mon stylo et écrit noir sur blanc cette aventure, à seule fin que toi, Toi qui la lis ou vas la lire, Toi seul, ami inconnu, puisses en déduire que je suis ou non... un salaud... un salaud... un salaud !

DAN

LE FILM :

« LES AMITIES PARTICULIERES »

et la critique

par A. D.

Monsieur Michel Duran, critique au «Canard Enchaîné» que je crois devoir compter parmi les plus intelligents et les plus indépendants, m'a, à vrai dire, déçu.

En toute liberté et loyauté, selon sa manière habituelle, il rend hommage à l'habileté des réalisateurs pour avoir su mettre en images un sujet aussi délicat, et, en évitant toute faute de goût, en avoir fait une véritable réussite. Tous les interprètes sont à louer sans distinction, avec tout de même une mention spéciale pour les deux garçons dont le jeune âge pouvait faire craindre certaines gaucheries. J'estime que contrairement à Monsieur Duran, il faut les nommer : Didier HAUDEPIN, déjà connu pour le rôle qu'il joua au théâtre dans «les clowns par milliers» et Francis Lacombrade, danseur à l'Opéra. Tous deux sont arrivés à se mettre totalement dans la peau de leur personnage. Aucune fausse note dans l'exhubérante ferveur de l'amitié amoureuse du jeune Alexandre, ni dans l'expression du trouble qui bouleverse l'âme de l'aîné, Georges. Tout est finesse et subtilité dans leur jeu. Lucien Rouvère trouve en François LECCIA un confident de Georges d'un parfait naturel, sans compter Dominique Maurin, excellent dans son rôle de type «gonflé de son intelligence».

Quant aux aînés de ces jeunes artistes : Michel BOUQUET, Lucien Nat, et Louis Seigner on ne peut que s'incliner devant leur art supérieur.

Monsieur Michel Duran a félicité comme il se doit, l'adaptateur, Jean Amrouche, le dialoguiste, Pierre Bost et le réalisateur Jean Delannoy; ce dernier est certainement le grand responsable de ce que je crois pos-

sible et justifié d'appeler un chef-d'œuvre. Comme l'est d'ailleurs l'ouvrage de Monsieur Roger PEYREFITTE.

Mais alors pourquoi Monsieur Duran s'est-il cru obligé, dans le cour de son exposé critique, d'employer des expressions argotiques vulgaires telles que «pédale» et «tantouse» : «Le héros est une «pédale» — ... une histoire de «tantouse» ... Et puis : ... on se sent gêné devant ces regards, ces attouchements. Les héros sont tout de même encore un peu jeunes, inexpérimentés des choses de la vie, en général, et démunis de malice, pour que ces mots malséants de «pédale», «tantouse», «tante» leur soit appliqués. Ils ne conviennent, en fait qu'aux «tapettes», jeunes et vieilles. Le sentiment qui habite le cœur d'Alexandre et de Georges est trop neuf, trop spontané, trop «pur» — oui, je dis bien «pur», car «tout est pur aux purs», comme le sont ces deux garçons, pour qu'ils soient invectivés de la sorte. Quant aux «attouchements» qui «gênent» ? Je n'en ai vraiment point vus. Si Mr Duran fait allusion au chahut dans la serre, Alexandre et Georges, roulants dans le foin, luttant, l'un sur l'autre, il faut qu'il ait complètement oublié les jeux de sa jeunesse.

Non, je n'arrive pas à comprendre que Monsieur Duran ait pu être choqué par ce film de grande qualité. A moins qu'en ayant fait un éloge, très objectif pourtant, il ait craint d'être taxé «d'en être» par les gens que la «chose» horripile. Et ceci compensant cela...

Un dernier mot au sujet de la critique de Monsieur Duran, qui faisant une digression, écrit : «Ils (les pédales) ont beau ne pas se reproduire, il y en a, semble-t-il, de plus en plus».

Eh ! bien non, Monsieur Duran, il n'y en a pas de plus en plus dans le sens d'une augmentation par un système de prosélytisme, et vous avez très bien fait de préciser «semble-t-il». Il y a augmentation de cette catégorie d'êtres humains proportionnellement à l'accroissement général de la population, d'abord. Puis on croit (il semble) qu'il y en a plus parce qu'ils osent se dissimuler moins, depuis que la littérature, le cinéma, le théâtre les mettent en scène avec plus ou moins de bonheur. La masse de la population finit par dire : «à chacun ses goûts». *Et n'oublions pas les bi-sexuels* qui sont autrement innombrables que les «mono-homosexuels» mais ceci est une autre question et nous mènerait trop loin.

Ceci dit, et pour terminer, il est à craindre que commercialement «Les Amitiés Particulières» ne soit pas un succès.

Jean DELANNOY a réussi à ne pas trahir cet ouvrage de PEYREFITTE (Roger) tout en obtenant le satisfecit de la censure, ce qui est une acrobatie. Mais, de surcroît, il se dégage du film, et d'un bout à l'autre une intense émotion.

Hélas ! cette émotion ne pourra jamais être ressentie dans son intégrité que par les «Unhappy few».

Merci pour eux à M.M Roger PEYREFITTE et Jean DELANNOY.

Et Pitié pour la pauvre âme dévoyée de Monsieur François MAURIAC.

N.B. — Quant aux autres critiques que j'ai pu lire, mises à part deux ou trois, elles sont d'une stupidité désarmante ou d'une vacherie sans doute inspirée par François Mauriac... Quand on pense que certain critique va jusqu'à traiter le petit Didier Haudepin de «cabotin achevé» (cabotin, d'après le Littré, veut dire : *mauvais* acteur, cher Monsieur) — alors que l'art d'acteur de Haudepin ainsi que de celui de son camarade

Lacombrade, n'ont fait l'objet que d'éloges totalement mérités. Deux autres critiques, probablement désorientés par l'absence de femmes dans le film, ont décidé qu'il y avait une forte ressemblance entre Didier Hardepin et Brigitte Bardot... ce qui n'est guère flatteur ni pour l'un ni pour l'autre !

Mais à ces bêtises et à ces incompréhensions-là, il fallait s'y attendre. Les sentiments « rares » ne sont pas appréciés par la société. — « Les Amitiés Particulières » iront-elles à l'étranger ? En Angleterre elles connaîtraient certainement un grand succès, comme tout ce qui concerne la question homosexuelle dans ce pays. (l'Admirable film « VICTIM » a été joué dans deux des plus grands cinémas de Londres pendant six mois ! Et il n'y manquait pas un point sur un i.)

Critique de Michel Duran dans « Le Canard Enchaîné »

« Les amitiés particulières » Jeunes gens en uniforme

Tourner le roman de Roger Peyrefitte n'était pas une tâche commode. Il y fallait du tact, du doigté, de la discrétion. Il ne fallait pas non plus trahir l'auteur qui n'a jamais caché sa pédérasie. Je dirai même qu'il s'en fait gloire.

Or, il ne faut pas nous la faire à la littérature. Le triste héros de cette aventure est *une pédale*, promise au plus brillant avenir dans les lettres, qui tombe amoureux d'un garçon plus jeune que lui, dans un collège de jésuites.

On peut féliciter l'adaptateur Jean Amrouche, le dialoguiste Pierre Bost, le réalisateur Jean Delannoy; ils s'en sont tirés le mieux du monde et leur film est une gageure réussie. Félicitons ces professionnels, ils ont fait leur boulot avec une sûreté de main indiscutable.

Mais malgré toutes leurs précautions, leur adresse, il n'en reste pas moins que *c'est une histoire de tantouse*, et qu'on se sent gêné, pour ne pas dire plus, devant ces regards, *ces attouchements*, ces déclarations d'amour...

Reste la peinture du collège de jésuites. Etant un enfant de l'école laïque, je ne saurais dire si l'image qui nous est transmise est exacte, mais la vue de cette fabrique de cerveaux conditionnés est impressionnante. On prend soin de nous dire qu'il s'agit d'une époque révolue et qu'ils ont adapté leurs méthodes d'éducation.

On peut leur faire confiance.

Bref, on peut discuter de l'opportunité qu'il y avait à nous montrer, en images — même prudentes — ce que Roger Peyrefitte avait écrit avec beaucoup de talent. Mais la pédérasie, comme la prostitution, est vieille comme le monde. Ils ont beau ne pas se reproduire, il y en a, semble-t-il, de plus en plus. Cela fait un public déjà nombreux pour aller voir ce film. Les anciens élèves des jésuites pourront y retrouver aussi leurs souvenirs. Les autres seront malgré toutes leurs restrictions mentales, sensibles à cette histoire d'amour, dont la fin n'est pas sans émotion.

Il y avait eu « Jeunes filles en uniforme », voilà sa réplique.

L'interprétation, qui était difficile est réussie. Les deux jeunes garçons ont été bien choisis. Des pères jésuites se détache nettement Michel Bouquet.

Correspondance sur cette critique

La critique des «Amitiées Particulières» m'a valu un assez abondant courrier particulier.

Non signé, pour la majorité.

Ces anonymes m'excuseront, mais je les ai jetés au panier sans les avoir lus. En plus, leur écriture compliquée, pleine de tarabiscotages graphiques en aurait rendu leur déchiffrement difficile.

Cependant, quelques lettres fort dignes méritent réponse. Certains qui m'écrivent et qui ne me traitent pas de vieux monsieur à moustache, décoré de la Légion d'honneur (marrant, non ?) et pinceur de fesses (féminines, bien entendu) s'étonnent de mon intolérance et de mon conformisme.

Mon conformisme ! Je l'avoue. Je préfère les femmes.

Mon intolérance ? Doucement. L'homosexualité est un fait, elle est vieille comme le monde et je suis pour la coexistence pacifique. Je suis seulement contre l'exhibitionnisme, sous toutes ses formes et applications.

Quant aux termes de pédale et tantouse qui les ont choqués, je les retire pour eux. Laissons-les accrochés aux petits excités anonymes qui ont gâché du papier et des timbres.

Et pour conclure, je citerai un de mes correspondants : «Vous n'êtes pas gêné par un boiteux, mais vous l'êtes par un boiteux imbécile, snob, prétentieux. Il devrait en être de même avec nous».

Critique du «Journal de Genève» du vendredi, 4 septembre 1964

Il est intéressant d'écouter également un écho de source suisse... le voilà :

«Sono soddissattissimo», déclarait Peyrefitte hier encore, à un journaliste italien qui lui demandait son avis sur le film de Delannoy.

Pourtant, de «L'éternel retour» à «La princesse de Clèves», de «Marie-Antoinette» à «Vénus impériale», ce metteur en scène sans passions avait montré à satiété le pouvoir de stérilisation qui est le sien. Il n'y avait pas lieu d'escompter un improbable miracle. Et le miracle, bien entendu, n'a pas eu lieu.

L'aveuglement d'un cinéaste

En dépit d'un mysticisme un peu «voyant», le premier roman de Roger Peyrefitte n'en est pas moins *l'un des chants d'amour les plus poignants de notre littérature*. Lorsqu'on apprit que Delannoy s'était mis en tête d'en faire un film, on espéra que pour une fois le regard poli et distant de ce cinéaste qui confond invariablement classicisme et académisme allait chavirer quelque peu. Son obstination à mener à bien ce film auquel il tenait, dit-il, depuis près de vingt ans, plaidait en sa faveur. *Le film alla son bonhomme de chemin, malgré l'intempestive colère d'un Mauriac sottement alerté par une émission de TV (qu'il n'avait, du reste, pas vue)*. Peyrefitte, on le sait, ne manqua pas de répondre à l'Académicien, dans une lettre ouverte, vitriolée et désormais fameuse.

Cautionné par Peyrefitte lui-même, le réalisateur français vient de faire à la presse, aussitôt après la projection, des déclarations incroyables (du genre : «... Vous avez donc assisté au précieux et très fugitif moment où la chrysalide devient papillon»); il a même rendu attentifs les

reporters à «l'inestimable prix de ce film» (sic...), déclarations qui ne laissent subsister aucun doute sur sa profonde conviction d'avoir mis au monde un chef-d'œuvre.

Venons-en au fait

Pour ma part, je n'hésite pas une seconde à parler d'un véritable massacre. Comme passée à l'acide pour en éliminer toutes les aspérités, l'œuvre de Peyrefitte est réduite aux dimensions du piètrement scabreux. Fidèle à son esthétisme ampoulé, Delannoy illustre sur papier glacé des *émois qu'il prive de toute intensité*.

Dans le rôle d'Alexandre, Didier Haudepin (que l'on a vu dans «Moderato cantabile») n'«est» pas cet *être irremplaçablement angélique*, dont le rayonnement donnait tant de prix au livre. Certes, la difficulté était immense pour le metteur en scène : le film prouve assez qu'un bon faiseur n'en pouvait venir à bout. Quelqu'un dans le genre d'Arthur Penn (européanisé) — ou Kazan, qui sait ? — aurait peut-être réussi à recréer l'adoration éperdue et lumineuse qui unit Georges de Sarre et Alexandre Motier. Delannoy n'exige assez ni de ses jeunes interprètes, ni de lui-même : il se contente de polir ses images comme des chromos, jusqu'à l'écoeurement. Une morgue envahissante «meuble» l'écran lorsque visiblement le courant «devrait passer», entre les protagonistes.

Deo gratias !

Si l'amitié des jeunes gens reste, dans le film, petitement vulgaire, la force du livre transparaît quelquefois dans la peinture de ces jésuites habiles à confondre les fraîches âmes : *chantage et perversité des bons pères décrits par l'écrivain sont assez justement rendus*.

Mais ce qu'on ne peut pardonner à Delannoy, c'est la presque totale absence de cette gravité qui conduit Alexandre à l'irréparable. A supposer donc que *vous teniez à ce livre comme au meilleur de vous-même*, dispensez-vous d'en lire cette «traduction», — au mieux élégamment bouleversante —, et en tous points «infidèle».

PIERRE BINER

Les faits du jour :

La «Nouvelle Revue», Lausanne, a publié en date du 16 octobre 1964 un article sur l'incident Jenkins» qui est remarquable par son objectivité. Sans vouloir excuser les gestes regrettables de Jenkins, l'auteur de l'article fait ressortir la perfidie, avec laquelle cet «incident» a été exploité par l'opposition politique du Président Johnson.

C.W.

Un mauvais coup pour Johnson

par Jean HUGLI

«Malheur à celui par qui le scandale arrive !» Voilà M. Johnson dans de beaux draps, pour avoir essayé d'escamoter l'affaire Jenkins en ce dernier mois de campagne électorale. Moins de vingt-quatre heures après avoir vu sa popularité monter en flèche à la suite de la découverte — singulièrement opportune — d'un complot contre sa personne au Texas, le président, candidat démocrate, se trouve rouler au creux de la vague parce qu'un de ses familiers s'est livré à de vilaines manières